

SOPHIE HERFORT

JACK L'ÉVENTREUR  
DÉMASQUÉ

*L'enquête définitive*

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Illustrations des cahiers iconographiques : © DR

© Éditions Tallandier, 2007 et 2020 pour la présente édition  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-4442-5

## SOMMAIRE

Introduction .....	9
--------------------	---

### *Première partie*

#### LE CRIMINEL LE PLUS CÉLÈBRE DE TOUS LES TEMPS

Chapitre premier – L’East End de l’Éventreur .....	25
Chapitre II – Premier acte .....	29
Chapitre III – À moitié décapitée... ..	39
Chapitre IV – Le tueur fut dérangé... ..	51
Chapitre V – La nuit du double meurtre.....	61
Chapitre VI – La plus horriblement mutilée.....	73

### *Deuxième partie*

#### UN GENTLEMAN AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON

Chapitre VII – L’exclusion qui a tout déclenché.....	91
Chapitre VIII – Warren rejette Macnaghten.....	97
Chapitre IX – La démission de Charles Warren.....	111
Chapitre X – Le retour de Monro et de Macnaghten...	123

*Troisième partie*  
L'ÉVENTREUR DÉMASQUÉ

Chapitre XI – « Jack l'Empailleur » .....	141
Chapitre XII – La piste indienne .....	155
Chapitre XIII – « Attrapez-moi si vous pouvez ! ».....	159
Chapitre XIV – Jack et le théâtre .....	163
Chapitre XV – Les « maladies » de Jack.....	171
Chapitre XVI – L'incendie de Shadwell .....	177
Chapitre XVII – M(acnaghten) le maudit.....	183
Chapitre XVIII – Le foulard rouge.....	189
Chapitre XIX – Le cas « Nemo » .....	193
Chapitre XX – Virées nocturnes à Whitechapel.....	199
Chapitre XXI – Entre bière et sang.....	205
Chapitre XXII – Un journaliste dans la manche de Jack.....	209
Chapitre XXIII – Les lettres viennent de Scotland Yard !.....	223
Chapitre XXIV – Le mystérieux rapport de 1894 .....	233
Chapitre XXV – Scotland Yard savait .....	249
Chapitre XXVI – Sa propre fille le désigne .....	261
Chapitre XXVII – Devenu policier, Jack brûle les preuves.....	265
 Affaire enfin classée.....	 269
 Annexe – Celui qui se cache derrière Melville Macnaghten, par Michèle Agrapart-Delmas .....	  275
 Notes .....	 279
Sources.....	293
Bibliographie sommaire.....	296
Cartes .....	299

## INTRODUCTION

Le tueur en série le plus célèbre de tous les temps, qui a inspiré d'innombrables essais, romans, bandes dessinées, pièces de théâtre, films et téléfilms a une particularité. Il n'a pas de visage. Ou mieux, il en a trop. Près de cent trente ans après son règne de terreur, l'identité de « Jack l'Éventreur » demeure un mystère. Pas pour moi.

Fascinée depuis trente ans par ce dossier criminel jamais refermé, l'essentiel de mon temps libre lui fut consacré. Dans une certaine mesure, cette affaire a influencé ma vie. Diplômée d'études d'arts approfondies et licenciée de philosophie, je me suis sentie attirée par la neuro-psychiatrie. Une formation, dispensée à l'université de Paris-V, m'a alors permis de travailler un an en hôpital de jour, auprès de grands psychotiques. N'abandonnant pourtant pas ma première passion pour la philosophie, j'ai commencé à enseigner en lycée privé. J'ai rejoint l'Alliance française en 2006, afin de promou-

voir la langue française à l'étranger et travaille maintenant à la Ligue de l'enseignement depuis 2015.

Malgré le cheminement de ma vie professionnelle, l'engouement pour les mystères de l'Éventreur ne m'a jamais quittée. Je me suis souvent rendue à Londres, depuis que les archives de Scotland Yard sur l'affaire « Jack » sont accessibles aux chercheurs<sup>1</sup>. Ces visites m'ont permis d'examiner avec soin les lettres du meurtrier présumé, ainsi que l'ensemble des pièces d'archives sur microfilms et tous les documents relatifs à l'affaire. Recoupant les témoignages, explorant les pistes abandonnées, examinant les articles de presse de l'époque, j'ai relevé des détails troublants.

De ces années de recherches, de cette longue quête quasi obsessionnelle, a surgi un jour le vrai visage de Jack l'Éventreur. Sans laisser de place au doute. J'étais désormais convaincue d'avoir réuni tous les éléments incriminant un homme. Un personnage au-dessus de tout soupçon.

Les pages suivantes vous racontent ma quête, à la recherche du véritable coupable, étape après étape, jusqu'à sa découverte, et vous présentent l'ensemble des éléments qui fondent ma certitude.

### *Un meurtrier aux mille visages*

Historiens, romanciers, criminologues, psychiatres se sont penchés et se penchent encore sur ce dossier. En Angleterre, on a même inventé un mot pour qualifier

ces passionnés de Jack : « ripperologue ». L'intérêt du public n'a jamais faibli – et ne faiblit pas. Pourquoi ?

Le mystère qui enveloppe le coupable, la violence insoutenable des crimes, l'implication éventuelle de la couronne d'Angleterre, la correspondance cynique de « Jack » expliquent cette constante. Les hypothèses proposées depuis cent trente ans ont renforcé cette impression.

Sur l'identité du criminel impitoyable de Whitechapel ont circulé, et circulent toujours, les rumeurs les plus variées, et les plus extravagantes. On a désigné le petit-fils de la reine Victoria, Albert Victor – héritier du trône –, le chirurgien de la Cour, l'ancien précepteur du duc de Clarence, le neveu d'un policier, un riche Américain, un avocat homosexuel, un boucher rituel juif, un négociant de Liverpool, un médecin russe, un marin, un coiffeur, un ex-amant d'Oscar Wilde évadé de l'asile de Bristol, un peintre célèbre, etc. On a même soupçonné Sir Arthur Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes, ou le fameux *Elephant Man* (Joseph Merrick vivait alors dans un hôpital proche des lieux des crimes). Une thèse pointe du doigt une sage-femme de Whitechapel, Mary Pearcey, qui égorgea un peu plus tard la femme de son amant, selon la technique de l'Éventreur. Elle fut pendue pour ce crime en décembre 1890. Récemment, cette théorie douteuse a refait surface.

*Patricia Cornwell sur les traces du tueur*

L'auteur de thrillers, Patricia Cornwell, a consacré beaucoup de temps – et d'argent – à tenter de résoudre le mystère de l'Éventreur. Elle a exploré les archives de Scotland Yard, fait pratiquer des tests ADN sur des enveloppes manipulées par le tueur, examiné des pièces au microscope électronique, passé des toiles au rayon X, et en a conclu que le coupable était un peintre en vogue à la fin du siècle, ami de Degas et de Monet : Walter Sickert. Avant de mourir, a-t-elle découvert, Sickert a peint quatre tableaux inspirés des crimes de Whitechapel, ce qui constituerait un aveu. L'une des toiles, *La Chambre de Jack l'Éventreur* (1942), représenterait la chambre de Mary Jane Kelly, dernière victime du tueur. Le livre-enquête de Patricia Cornwell, *Jack l'Éventreur, affaire classée* (2002), a rencontré en librairie le succès auquel est habitué cet auteur de best-sellers.

Mais Walter Sickert n'est pas Jack l'Éventreur ! La démonstration de Patricia Cornwell présente une faille majeure : l'enquête repose essentiellement sur une analyse de l'ADN mitochondrial recueilli sur des lettres écrites par Sickert et sur d'autres présumées de la main de l'Éventreur. Les deux concorderaient. Or, selon les experts, la probabilité qu'un élément de n'importe quel échantillon d'ADN mitochondrial puisse coïncider avec un autre échantillon serait élevée et concernerait jusqu'à dix pour cent de la population. Cornwell avait jusqu'à dix pour cent de chance que l'ADN de Sickert et de Jack



soit identique, sans pour autant que les deux hommes ne fassent qu'une seule et même personne. Considérant le nombre d'individus ayant manipulé les lettres de l'Éventreur, on imagine à quel point les résultats sont contestables et faussés !

Malgré les analyses ADN orientées, les extravagantes théories du complot, les essais de datation au carbone 14, aucune piste ne s'est jamais révélée vraiment convaincante depuis plus d'un siècle.

### *Un siècle d'enquête et de littérature criminelle*

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, le thème du crime est l'un des plus répandus en littérature et au théâtre. Émile Zola a mis en lumière avec *La Bête humaine* (1890) les pulsions homicides et l'hérédité des troubles. Le sujet de l'atavisme a également alimenté la littérature criminelle britannique, qui compte parmi ses grands noms Robert Louis Stevenson, Sir Arthur Conan Doyle ou d'autres auteurs plus tardifs, à l'origine des polars palpitants de notre jeunesse. On garde en mémoire le charme vaniteux d'Hercule Poirot, l'astucieux détective belge cher à Agatha Christie, ou les chroniques pittoresques de Richard Altick dans ses *Études victoriennes en écarlate* (1970).

En définitive, ces auteurs ont tous emprunté leurs histoires aux faits divers de leur époque.

Depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le roman « à sensation » subtilisait aux archives policières ses plus

grands criminels. Devenus les héros noirs du genre policier ou même fantastique, ces êtres hors normes allaient fasciner des générations de lecteurs et de spectateurs. Le tueur en série Ed Gein – le « boucher de Plainfield » – fut ainsi à l'origine du film *Psychose* (1960) d'Hitchcock, alors que l'Éventreur de Londres avait déjà inspiré un film muet du même réalisateur, *The Lodger* (1927). Le fait divers influençait le roman et l'œuvre elle-même excitait la verve prédatrice des tueurs en mal d'inspiration.

À l'automne 1888, pendant qu'une ombre mystérieuse tuait dans les rues misérables de l'East End londonien, se jouait au Lyceum Theatre l'adaptation de l'œuvre la plus terrifiante de Stevenson, *L'Étrange Cas du docteur Jekyll & Mister Hyde*. Ces représentations marquèrent profondément l'opinion publique anglaise, qui ne put s'empêcher d'y voir un lien retentissant avec « l'affaire Jack l'Éventreur ».

Dans l'imagerie populaire, Jack l'Éventreur devint à ce moment le médecin fou lancé à la poursuite des prostituées.

Bientôt cent trente ans, et on a oublié les méfaits de « l'accoucheur de la modernité » criminelle, « celui par qui le xx<sup>e</sup> siècle est né<sup>2</sup> », si l'on en croit une lettre de Jack inventée par les studios d'Hollywood. L'image d'Épinal de l'Éventreur, souvent dépeint en cape noire, chapeau haut de forme, portant canne et sac Gladstone verni, semble désormais relever du folklore. Il est vrai qu'à côté du mythe « Jack », la plupart des tueurs en série sont d'une « banalité » affligeante. Jeffrey Dahmer

– le « cannibale de Milwaukee » – avait l’air d’un jeune premier, Ed Kemper – l’« ogre de Santa Cruz » – ressemblait à un bûcheron et Landru à un clerc de notaire.

Pendant des décennies, de nombreux exégètes se sont épuisés à tenter d’identifier l’homme dissimulé derrière le masque monstrueux de « Mister Hyde ». Jack l’Éventreur aurait été cette double entité qui, le soir venu, abandonnait toute humanité au profit d’une cruauté indicible. Amateurs éclairés et professionnels ont désespérément tenté de percer ce mystère. La question restait sans réponse.

« Mais qui fut Jack l’Éventreur ? »

### *Ma rencontre avec l’Éventreur*

De nos jours, sans nul doute, un enquêteur aurait démasqué assez rapidement l’assassin en prélevant des échantillons d’ADN sur les scènes de crimes. En 1888, Scotland Yard en était réduit à placarder une lettre – un fac-similé – sur toutes les portes des commissariats des vingt-trois districts couverts par la police métropolitaine. Scotland Yard sollicitait l’aide du public afin d’identifier l’écriture de l’Éventreur ! La police allait d’échec en échec, arrêtait d’innombrables suspects, dont l’un en France – répondant au nom de Joseph Vacher – devait sévir après les crimes commis dans l’East End. On utilisa même des chiens policiers (mastiffs) – une première – pour tenter de remonter la piste de l’Éventreur. En vain.

Ma première rencontre avec l'Éventreur remonte à 1988. Je ne l'oublierai jamais. Âgée de onze ans, je vis alors à Breuil-Bois-Robert dans les Yvelines et, au hasard d'un zapping, je découvre à la télévision une production en deux parties, *Jack l'Éventreur*, signée David Wickes. Dans ce téléfilm, l'enquête est conduite par l'inspecteur (alcoolique) Abberline de Scotland Yard, affecté à la division H (Whitechapel) et assisté du détective George Godley. Un extraordinaire Michael Caine campe le personnage d'Abberline. L'adaptation, tirée de la théorie de Stephen Knight, explore la piste du complot et propose un tableau très réaliste du Londres victorien. À Whitechapel, les crimes se succèdent. L'ombre de l'Éventreur plane sur les quartiers mal famés, qui sont à deux doigts de l'émeute, surtout après le cinquième meurtre, le plus horrible. Dans une séquence d'anthologie, où le suspense va crescendo, l'inspecteur démasque le meurtrier avant qu'il ne commette son sixième crime. Jack n'est autre que Sir William Gull, chirurgien et proche de la reine Victoria. Assisté du cocher John Netley, c'est lui qui a tué les cinq prostituées et mutilé leurs cadavres. Sur ordre du préfet de police Warren, terrorisé par les retombées médiatiques d'une telle révélation, Abberline interrompt l'enquête et Scotland Yard étouffe l'affaire. Jack est donc identifié dans ce téléfilm. Voir sur petit écran que le criminel avait un visage déclencha peut-être chez moi un besoin impérieux de percer à jour son identité.

Ma curiosité était piquée à vif. Je lus avec beaucoup d'intérêt les annales criminelles d'Alphonse Boudard,

je revivais la traque, parfois vaine, des autres tueurs en série et je dévorais les comptes-rendus des grands procès illustres par maîtres Floriot ou Moro-Giafferi<sup>3</sup>. Au milieu de ces affaires policières, le cas de Jack l'Éventreur me parut singulier et particulièrement intéressant en raison de la multitude de suspects désignés depuis plus d'un siècle. Je dévorais tout ce que je trouvais dans la bibliothèque paternelle sur l'Angleterre victorienne, et en particulier sur l'East End. Les rues de Londres décrites par Jules Vallès<sup>4</sup>, le Whitechapel interlope m'envoûtaient. Jack London et son immersion dans les rues de l'East End, déguisé en clochard, restituaient une sociologie remarquable du « peuple des abysses<sup>5</sup> », tandis que les études de Charles Booth<sup>6</sup> – accompagnées de statistiques effrayantes sur la pauvreté – en étaient la preuve accablante.

Les ouvrages sur Jack s'accumulaient dans ma bibliothèque, les fiches s'amoncelaient sur mon bureau, je repassais tous les éléments de l'enquête au crible. Mais je n'étais pas satisfaite. Il fallait que je me rende sur les lieux mêmes où le criminel avait frappé. À Londres, j'arpentai les rues de Whitechapel, décor des meurtres. La configuration du quartier avait très peu changé, bien que certains spécialistes prétendent le contraire. Existait toujours ces fameuses rangées (*row*) où s'alignent les maisons ouvrières, hautes et serrées. Ces bâtiments perdus dans d'obscurs goulets étroits donnent au quartier une illusion de profondeur au niveau de la perspective. Au-delà de cet étonnement architectural, je trouvais trace d'anciennes manufactures dans Durward Street

(anciennement Buck's Row<sup>7</sup>) et même de bâtiments datant de l'époque victorienne, dont certains menacent de s'effondrer. Certes, les lieux où furent découvertes les victimes n'ont plus le « visage » d'antan, mais l'ambiance subsiste. Par exemple, Mitre Square<sup>8</sup> où fut assassinée Catherine Eddowes conserve sa configuration d'alors, avec ses passages attenants (Church Passage devenu St. James Passage ; Mitre Passage). En définitive, les rues ont peu changé depuis le plan dressé par Charles Dickens en 1888.

Outre ces promenades dans le vieux Whitechapel, je me rendis au musée de la Police britannique pour y examiner les lettres reçues par Scotland Yard et par les journaux de Londres. Je ressentis un véritable choc émotionnel lorsque je contemplais pour la première fois ces « lettres de l'enfer ». Certaines, impossible d'en douter, étaient de la main du meurtrier, puisqu'il annonçait ses prochains crimes et fournissait des détails que lui seul pouvait connaître.

La « mode » était alors à la théorie du complot. Le film des frères Hughes, *From Hell* (2001), adapté de la bande dessinée d'Alan Moore, elle-même inspirée par Stephen Knight, obtint un grand succès en s'appuyant sur une théorie souvent évoquée : le duc de Clarence, Albert Victor, fils du prince de Galles<sup>9</sup> et petit-fils de la reine Victoria, aurait eu un enfant avec une prostituée de l'East End, Annie Crook.

La reine, craignant de voir éclater le scandale, commandite l'enlèvement de la malheureuse, qui subit une lobotomie dans l'amphithéâtre de médecine du Royal

Hospital. Pendant ce temps, cinq prostituées du quartier ont été chargées de veiller sur l'enfant. Menaçant de révéler la vérité, ces femmes font chanter la Couronne. En échange de leur silence, elles exigent la remise d'une somme d'argent. Ordre est alors donné par Victoria de « résoudre le problème ».

Interprétant ce royal souhait d'une façon toute particulière, le chirurgien William Gull – encore lui ! – se lance aux trousses des cinq femmes, armé de ses instruments de torture. On le voit, sortant de son fiacre noir, en haut-de-forme et redingote, portant son sac regorgeant de scalpels et de pinces, s'enfoncer dans l'ombre et exécuter les cinq malheureuses. De son côté, l'inspecteur Abberline, interprété par Johnny Depp et devenu cette fois opiomane, s'éprend de la belle Mary Jane Kelly – ce qui aura tendance à compliquer l'enquête – le tout sur fond de complot maçonnique...

*« Je croisais toujours la piste du même homme »*

En définitive, toutes ces hypothèses ne réussissaient pas à me convaincre. Pour moi, l'assassin de Whitechapel n'était pas un surhomme, un cabaliste, un médecin de la reine franc-maçon et à moitié fou, ni une sage-femme jalouse et vindicative. Celui que je recherchais depuis mon adolescence était un homme aux blessures bien réelles, avec un passé qu'aucune fiction ne saurait imaginer. L'auteur de ces crimes horribles était un monstre. Mais il n'était pas qu'un monstre. C'était un homme

à deux visages. Un docteur Jekyll doublé d'un Mister Hyde, qui sévissait dans les ruelles de Whitechapel, au moment même où la pièce de Stevenson se jouait à guichet fermé au Lyceum. Bien avant d'avoir réuni les preuves que j'obtiendrai par la suite, je savais que Jack l'Éventreur possédait une double personnalité, tantôt héroïque, à l'instar du tueur d'enfants Gilles de Rais lorsqu'il combattait aux côtés de Jeanne d'Arc, mais doté d'une face obscure lorsqu'il s'adonnait à ses orgies criminelles dans l'East End. Dans ses phases cruelles, le monstre s'acharnait sur de pauvres prostituées, allant jusqu'à voler leurs organes.

Cet engouement pour l'affaire m'entraîna vers le champ psychiatrique. Le criminel devait, forcément, avoir eu une enfance douloureuse, peut-être des problèmes relationnels graves avec ses parents. Je le soupçonnai d'être atteint de schizophrénie. Et je décidai d'enquêter en amont, d'établir le profil du criminel et de découvrir son mobile.

Je me plongeai de nouveau dans les lettres reçues par la police pendant la période des crimes, et celles expédiées durant les mois suivants. Malheureusement, un certain nombre d'entre elles a disparu dans le Blitz de 1940 à 1941, détruites par les bombes allemandes. Parmi les lettres épargnées, j'en identifiai une trentaine attribuables à Jack l'Éventreur. J'entrepris de les décortiquer, étant acquis que le criminel savait, non sans une grande habileté, déguiser son écriture. Les graphologues étaient formels : malgré les apparences, ces lettres étaient de la même main. L'absence de ponctuation, les phrases lapi-



dares, une forme constante d'humour noir désignaient un seul et même auteur. Une question : pourquoi le criminel veillait-il à déguiser son écriture ? Parce que son écriture – la vraie – était identifiable par la police ?

Je méditai longuement sur ces trente lettres et arrivai à la conclusion que le scripteur, l'assassin qui s'adressait systématiquement à Sir Charles Warren, préfet de police et « patron » de Scotland Yard, avait un compte à régler avec la police. Sir Charles était un homme redouté et brutal. L'année précédente, il avait dirigé une sanglante répression policière contre des grévistes rassemblés à Trafalgar Square. Il y avait eu un mort et des centaines de blessés. On avait baptisé ce jour le « dimanche sanglant » (*Bloody Sunday*). Warren avait de quoi alimenter les rancœurs. De là, j'en suis venue à me demander si des raisons plus personnelles auraient pu pousser l'Éventreur à en vouloir au chef de la police. En examinant de près les archives et en opérant une série de rapprochements, je ne tardais pas à découvrir les éléments qui me manquaient. Les doutes n'étaient plus permis, tout concordait : les lettres, les meurtres, les menaces. Je croisais toujours la piste du même homme...

Je m'engageais alors dans une recherche plus difficile : reconstituer la vie de mon suspect. En procédant par recoupements, je mis à jour plusieurs indices concordants qui consolidèrent ma certitude. Et la suite de mon enquête allait renforcer mes convictions. Tous les événements se juxtaposaient parfaitement. Les preuves de sa culpabilité – on le constatera dans les

## JACK L'ÉVENTREUR DÉMASQUÉ

pages qui suivent – s'accumulaient. Je savais, enfin, qui se cachait derrière le sobriquet de « Jack l'Éventreur ».

C'est ainsi qu'au terme d'une quinzaine d'années d'enquête, de recherches, d'analyses, de questionnements, de découvertes, je suis parvenue à une terrible certitude : sous le masque de Jack l'Éventreur se dissimule un des hommes les moins soupçonnables de la haute société britannique. Un homme maîtrisant l'art de faire disparaître les preuves, apte à dissimuler sa double personnalité, avec suffisamment d'élégance pour terminer sa vie sous les honneurs. Un homme qui a emporté dans la tombe son terrifiant secret...

*Première partie*

LE CRIMINEL  
LE PLUS CÉLÈBRE  
DE TOUS LES TEMPS



## Chapitre premier

### L’EAST END DE L’ÉVENTREUR

Le Londres de 1888 a deux visages : à l’ouest de la Tamise, la ville se développe dans une ambiance de prospérité, sinon de luxe. Victoria règne depuis un demi-siècle. On vient de fêter son jubilé et elle incarne les vertus morales d’un empire en pleine expansion. La « Rule Britannia », la Règle, se veut un exemple pour le monde entier. Avec ses quatre millions et demi d’habitants, Londres est la plus grande ville d’Occident.

Mais c’est aussi, dans sa partie est, la ville de tous les malheurs. L’East End, où s’entassent populations défavorisées et immigrants venus d’Europe centrale, offre le spectacle à peine soutenable d’une misère qui dépasse tout ce qu’on voit dans les bas-fonds des autres cités d’Europe. L’East End englobe une grande partie des installations portuaires sur la Tamise, les docks. Il est séparé de la City – quartier des affaires soumis à une juridiction et à une police particulière – par les vestiges d’un mur médiéval, dont un fragment subsiste à Tower Hill. Bordé par la célèbre Tour de Londres

et le Tower Bridge, l'East End comprend les quartiers de Spitalfields, Bethnal Green, Shoreditch, Hackney et Whitechapel.

En 1886, Charles Booth, sociologue qui étudia la pauvreté à Londres, dévoilait que « plus d'un tiers des habitants de l'East End ne mangeait pas à sa faim et que s'étendaient les ravages de la maladie, de l'alcoolisme et de la prostitution ». Les voyageurs étrangers qui plongent dans cet univers de ténèbres en sortent en général traumatisés, comme le dessinateur français Gustave Doré, dont le livre de croquis réalisés dans ces quartiers obtint un grand succès en 1886.

À Whitechapel en particulier, l'air est irrespirable. Usines et ateliers rejettent jour et nuit des fumées toxiques, des enfants chétifs errent en quête de nourriture, des asiles de nuit, les Doss-House, recueillent des épaves rongées par la tuberculose ou l'alcoolisme.

### *L'enfer de Whitechapel*

À Whitechapel où vivent, pense-t-on, près de quatre-vingt mille personnes, on dénombre deux cents asiles – et soixante-deux maisons closes ! Scotland Yard, qui effectue des rondes régulières dans les bas-fonds, estime à plus de mille deux cents le nombre des femmes obligées de vendre leurs charmes pour survivre. La misère est la plus grande pourvoyeuse de prostituées. La criminalité, la violence y sont monnaie courante. Les statistiques de l'année 1888 signalent d'ailleurs un

accroissement de deux pour cent de délits criminels par rapport à l'année précédente. Malgré l'étroite surveillance de la police métropolitaine (« Met »), dont le préfet Warren est le responsable suprême, l'East End détient le triste record des crimes de sang. La grande famine en Irlande des années 1846-1850, qui a fait un million et demi de morts, a attiré à Londres une foule de gens en quête de travail. Mais les salaires sont misérables et beaucoup de femmes, ouvrières le jour, n'ont d'autre issue que la prostitution nocturne. Ces occasionnelles, ou *dollymops*, dévorées par l'alcool, tombent le plus souvent sous le joug des proxénètes ou des gangs. À l'afflux des Irlandais, s'ajoute l'arrivée régulière et massive d'immigrés attirés par l'éclat de l'Empire et les promesses – non tenues – de plein-emploi dans une industrie en développement. Ouvriers allemands ou français, juifs russes fuyant les pogroms tsaristes, hindous s'entassent dans des taudis où la maladie ne tarde pas à les terrasser. Une humanité en proie au désespoir et décrite par Charles Dickens, un Londres où les files d'attente s'allongent à la porte des asiles de nuit et des hospices. Enfant, Charlie Chaplin en a fait la douloureuse expérience. Sa mère, comédienne irlandaise dont la voix s'était brisée, abandonnée par son mari, n'avait eu d'autre solution que de placer ses deux fils dans un hospice de Whitechapel.

C'est dans ce périmètre relativement réduit de Whitechapel – deux kilomètres carrés et demi – que va naître un prédateur exceptionnel, dont le souvenir marquera son époque. En moins de deux mois et demi,

il va assassiner – au moins – cinq malheureuses prostituées dans des conditions particulièrement atroces, évoquant sadisme et ritualisation. À l'époque, on ne parle pas encore de *serial killer*, de « tueur en série », les « profileurs » n'existent pas et la police ne dispose que de moyens limités : la méthode anthropométrique, mise au point par Alphonse Bertillon, est encore balbutiante ; la photographie exige un équipement lourd (la bobine et l'appareil léger viennent tout juste de faire leur apparition). De plus, le climat social est troublé : le préfet de police Warren vient de réprimer dans le sang une révolte ouvrière, tandis que le mouvement dit « radical » regroupe de jeunes journalistes en quête de justice sociale, comme George Bernard Shaw.

Dans ce contexte particulier, qu'on peut qualifier de « criminogène », les actes horribles du tueur de Whitechapel auront un impact imprévu sur la population. Les journaux s'en empareront et pas seulement les *penny dreadful* à gros tirage qui ont l'habitude de raconter avec un luxe de détails les crimes des quartiers déshérités. Les quotidiens dits sérieux, comme le très respectable *Times*, vont se focaliser sur les meurtres de Whitechapel. Et le monstre, qui signe « Jack l'Éventreur », deviendra une célébrité, un monument dans la « culture du crime ».

Aujourd'hui encore, cent trente ans après les faits, l'ombre qui entoure l'assassin a conservé son pouvoir de fascination, sinon son mystère...



## Chapitre II

### PREMIER ACTE

Le vendredi 31 août 1888, une femme est retrouvée sauvagement mutilée dans Buck's Row. La malheureuse a été égorgée. L'abdomen est fendu sur la longueur, mais l'ensemble des organes et des viscères est en place. La presse londonienne, qui d'ordinaire ne s'intéresse que très modérément à la vie des indigents, va, sous l'impulsion des radicaux comme George Bernard Shaw, se saisir de cette affaire et dénoncer les conditions sociales de l'East End. C'est la première fois qu'un crime dans ces quartiers obtient une telle publicité. C'est qu'il est de nature particulière. Il ne s'agit pas de l'œuvre d'un gang comme celui des « Old Nichols ». Ni de celle du tueur à la baïonnette qui s'en est pris un mois plus tôt à Martha Tabram et dont le corps, retrouvé dans George Yard, a été lardé de trente-neuf coups de couteau. Non, cette fois, le contexte est différent. La pauvre Mary Ann Nichols a été victime d'un tueur très particulier. Le prédateur opère d'une manière suffisamment inquiétante pour alerter la presse radicale (*Pall Mall Gazette, Star*)

et la presse conservatrice (*Times*). Le tueur agit méthodiquement et n'a rien à voir avec les crimes crapuleux commis précédemment.

*Mary Ann Nichols, première victime de l'Éventreur*

Mary Ann Nichols<sup>1</sup>, de son vrai nom Mary Ann Walker, est l'une des nombreuses prostituées de Whitechapel. Âgée de quarante-trois ans, cette femme aux yeux marron et aux cheveux bruns est décrite par son amie Ellen Holland comme « propre sur elle et coquette<sup>2</sup> ». Le seul défaut qu'on lui connaisse est sa dépendance à l'alcool. Mary Ann, dite « Polly », a épousé William Nichols le 16 janvier 1864. Le couple a eu cinq enfants : Edward John né en 1866, Percy George, 1868, Alice Esther, 1870, Eliza Sarah, 1877, et Henry Alfred, 1879. William et Polly ont tout d'abord vécu à Bouverie Street, puis emménagent au 131 Trafalgar Street. Ils logent ensuite à différents endroits pendant six ans et finissent par s'établir à Stamford Street, sur Blackfriars Road, près des docks.

En 1881, Polly quitte son mari après une union de vingt-quatre années. Sans source de revenu, elle n'aura d'autre choix que la prostitution. La chute s'annonce terrible. William, qui découvre la situation équivoque de Polly, décide de lui couper sa maigre pension. Il ne lui reste rien. Son ex-mari se servira d'ailleurs de ce motif pour lui retirer légalement la garde des enfants. Il évoquera lors d'un procès « l'immoralité de Polly<sup>3</sup> ». Livrée à elle-même, la pauvre femme sombre dans une dépression grave. L'alcool